



"JE NE PUIS M'EMPÊCHER CE QU'EU T PU FAIRE L'AVANCEMENT"

AU spectacle de ce peuple éperdu et de cette déroute militaire, au récit de cette insolence méprisante de l'adversaire, je me sens soulevé d'une fureur sans bornes. Ah! c'est trop bête! La guerre commence infiniment mal. Il faut donc qu'elle continue. Il y a, pour cela, de l'espace dans le monde. Si je vis, je me battraï, où il faudra, tant qu'il faudra, jusqu'à ce que l'ennemi soit défait et lavée la tache nationale. Ce que j'ai pu faire par la suite, c'est ce jour-là que je l'ai résolu.

Pour commencer, j'attaquerai demain matin avec les forces, quelles qu'elles soient, qui me seront parvenues. Avancant vers le nord-est d'une vingtaine de kilomètres, je tâcherai d'atteindre, sur la Serre, Montcornet, nœud des routes vers Saint-Quentin, Laon et Reims. Ainsi je couperai la première, que l'ennemi ne pourra plus utiliser dans sa marche à l'ouest, et je barrerai les deux autres qui, autrement, le mèneraient tout droit au front tenu de la VI^e armée. A l'aube du 17 mai, j'ai reçu trois bataillons de chars : un du type B (46^e bataillon), renforcé d'une compagnie du type D2 et appartenant à la 6^e demi-brigade; les deux autres du type Renault 35 (2^e et 24^e bataillon) formant la 8^e demi-brigade. Je les lance en avant sitôt que paraît le jour. Culbutant sur leur route les éléments ennemis qui, déjà, envahissent le terrain, ils atteignent Montcornet. Jusqu'au soir, ils combattent aux abords et à l'intérieur de la localité, réduisant maints nids de résistance et attaquant au canon les convois allemands qui tâchent de passer. Mais sur la Serre l'ennemi est en force. Nos chars, que rien ne soutient, ne peuvent évidemment la franchir.

DANS la journée arrive le 4^e bataillon de chasseurs. A peine débarqué, je l'emploie à réduire, près de Chivres, une avant-garde adverse qui a laissé passer nos chars et s'est ensuite révélée. C'est bientôt fait. Mais depuis le nord de la Serre l'artillerie allemande tire sur nous. La nôtre est loin d'être en place. Tout l'après-midi, les stukas, fondant du ciel et revenant sans cesse, bombardent en piqué nos chars et nos camions. Nous n'avons rien pour leur répondre. Enfin des détachements mécaniques allemands, de plus en plus nombreux et actifs, escarmouchent sur nos arrières. Enfants perdus à 30 kilomètres en avant de l'Aisne, il nous faut mettre un terme à une situation pour le moins aventureuse.

La nuit venue, je place au contact de l'ennemi le régiment de reconnaissance (10^e cuirassiers) qui vient de me rejoindre

et je ramène vers Chivres les chars et les chasseurs. Il y a sur le terrain plusieurs centaines de morts allemands et nombre de camions ennemis brûlés. Nous avons fait 130 prisonniers. Nous n'avons pas perdu 200 hommes. A l'arrière, sur les routes, des réfugiés ont cessé de fuir. Certains, même, rebroussement chemin. Car le bruit court dans leurs tristes colonnes que les troupes françaises ont avancé.

Maintenant, c'est non plus au nord-est, mais au nord de Laon, qu'il faut agir, car d'importantes forces ennemies, venant de Marle et allant vers l'ouest, se dirigent sur La Fère en longeant le cours de la Serre. En même temps, les flancs-gardes allemands commencent à se répandre au sud et menacent d'atteindre l'Ailette. La 4^e division cuirassée emploie la nuit du 18 au 19 mai à se mettre en place aux débouchés nord de Laon. Entre-temps, j'ai reçu des renforts : le 3^e cuirassiers, soit deux escadrons de chars Somua, et le 322^e régiment d'artillerie à deux groupes de 75. En outre, le général Petiet, commandant la 3^e division légère de cavalerie, m'a promis l'appui de ses canons mis en batterie à hauteur de Laon.

IL est vrai que, sur quelque 150 chars dont je dispose à présent, 30 seulement sont du type B et armés de 75, une quarantaine du type D2 ou de marque Somua avec de petits canons de 47, et que le reste, Renault 35, n'a que des pièces courtes de 37, efficaces tout au plus jusqu'à 600 mètres. Il est vrai que, pour les Somua, chaque équipage est formé d'un chef de char qui n'a jamais tiré le canon et d'un conducteur qui n'a pas fait quatre heures de conduite. Il est vrai que la division comporte un seul bataillon d'infanterie, transporté, d'ailleurs, en autobus et, de ce fait, vulnérable à l'extrême au cours de ses déplacements. Il est vrai que l'artillerie vient d'être constituée au moyen de détachements fournis par de multiples dépôts et que beaucoup d'officiers sont la connaissance de leurs hommes littéralement sur le champ de bataille. Il est vrai qu'il n'y a pas, pour nous, de réseau radio et que je ne puis commander qu'en dépêchant des motocyclistes aux échelons subordonnés et, surtout, en allant les voir. Il est vrai qu'il manque à toutes les unités beaucoup des moyens de transport, d'entretien, de ravitaillement qu'elles devraient normalement comporter. Cependant il se dégage déjà de cet ensemble improvisé une impression d'ardeur générale. Allons! les sources ne sont pas taries.

Le 19, à l'aube, en avant! Les chars de la division, par objectifs successifs, sont dirigés sur Crécy, Mortiers et Pouilly. Ils doivent y atteindre les ponts et couper à l'ennemi la route de La Fère. L'artillerie les accompagne. A droite, le régiment de reconnaissance et le bataillon de chasseurs assurent la couverture sur la rivière du Baranton et une découverte est portée vers Marle. La matinée se passe bien. Nous arrivons sur la Serre, après avoir mis en fuite divers éléments adverses qui s'infiltraient dans la région. Mais, au nord de la rivière, l'ennemi est en position. Il tient en force les passages et détruit ceux de nos chars qui tentent de les aborder. Son artillerie lourde entre en ligne. En fait, nous sommes au contact des grandes unités allemandes qui affluent vers Saint-Quentin. Pour pouvoir franchir le cours d'eau et pousser nos chars plus avant, il nous faudrait de l'infanterie, que nous n'avons pas, et une artillerie plus puissante. Au cours de ces heures difficiles, je ne puis m'empêcher d'imaginer ce qu'eût pu faire l'armée mécanique dont j'avais si longtemps rêvé. Qu'elle eût été là, ce jour-là, pour déboucher soudain vers Guise, l'avance des Panzerdivisions était arrêtée du coup, un trouble grave jeté dans leurs arrières, le groupe d'armées du nord en mesure de se ressouder à ceux du centre et de l'est.

MAIS il n'y a, au nord de Laon, que de bien pauvres moyens. Ce sont donc les Allemands qui passent la Serre. Ils le font, depuis la veille, à Montcornet où nous ne sommes plus. A partir de midi, ils le font également à Marle. Avec nombre de blindés, de canons automoteurs, de mortiers portés en auto, de fantassins motorisés, ils attaquent notre droite sur la rivière du Baranton et nos arrières à Chambry. Voici maintenant les stukas! Jusqu'à la nuit, ils vont nous bombarder, redoutables aux véhicules qui ne peuvent sortir des routes et aux pièces d'artillerie à découvert. Au début de l'après-midi, le général Georges m'envoie l'ordre de ne pas poursuivre. Le déploiement de la VI^e armée est accompli et ma division doit être incessamment employée à d'autres tâches. Je décide de retarder l'ennemi d'un jour encore, en regroupant la division, pour la nuit, autour de Vorges, prête à l'attaquer dans son flanc s'il veut pousser de Laon sur Reims ou sur Soissons, et en repassant l'Aisne seulement le lendemain.

(De Gaulle, Mémoires tome I, Plon.)

Charles de Gaulle